

destinés à la collation générale ; parmi eux aussi se trouvent les docteurs de la loi.

« Les livres druses sont remplis de préceptes de morale, puisés pour la plupart dans la Bible, dans l'Évangile, dans Aristote, Socrate et Platon, qu'ils citent quelquefois. A part les préceptes de morale, ce qui y est dit est conçu en des termes si vagues, si mystérieux, si poétiques, que l'homme le plus exercé dans le style oriental peut à peine y comprendre quelque chose...

« Je dois enfin me borner pour ne pas faire un livre. Ne voulant toucher que l'essentiel, j'ai été obligé d'omettre une foule de détails curieux, et qui auraient mis plus d'évidence dans les faits que j'avance.

« Vous me demandez si les Druses sont tolérans, et s'il serait possible d'obtenir des conversions parmi eux. Pour éclaircir sùllamment la question, je dois faire connaître d'abord les empêchemens ou les obstacles ; puis quels moyens on pourrait employer avec plus d'efficacité.

« Quant à la classe des *Johhals*, qui vivent au gré de leurs désirs et de leurs passions, ils professent une grande indifférence pour toute sorte de religion. Les intérêts temporels seuls les retiennent dans la secte où ils ont pris naissance. Pour convertir ceux-ci, il faudrait leur présenter des appâts matériels et corriger leurs mœurs ; or la chose n'est guère facile dans l'un ni dans l'autre cas. Il fut un tems où l'on croyait avoir gagné toute cette classe de Druses. C'était lorsque le pacha d'Égypte faisait de grandes levées de soldats en Syrie, exemptant les chrétiens du service militaire. Il y eut alors pour les Druses un attrait matériel vers le christianisme. Ils demandèrent en masse à se faire baptiser ; un certain nombre le fut en effet ; mais lorsque le danger fut passé, on ne reconnut plus les nouveaux chrétiens. La correction des mœurs est pour eux une chose si pénible, qu'ils se sont séparés de leurs sages ; et que serait-ce s'il fallait embrasser une religion qui impose tant et de si grands sacrifices !

« Pour la classe des sages *Ocquals*, la religion ferait en eux une bonne conquête, parce que leurs yeux sont accoutumés à la réflexion, ils travaillent sur leurs penchans déréglés, et ont des manières extérieures capables d'éblouir et de faire honneur à la religion ; mais comment entrer en discussion avec eux ? Ils croient être en possession de la vérité. Fiers de leur croyance, ils ont toujours pris à tâche de la tenir cachée aux yeux du monde. Se croyant les seuls sages de l'univers, ils seraient jaloux de voir grossir leur nombre. Ceci vous explique l'attention particulière qu'ils ont à garder le secret de leur religion. Puis vous savez que les femmes ne servent pas peu à la propagation de la foi ; l'exemple de tous les hommes apostoliques, celui de Notre-Seigneur lui-même en sont des preuves sans réplique. Le concours des femmes est même indispensable : car c'est sur elles surtout que repose l'éducation de l'enfance, c'est d'elles que les enfans doivent recevoir les principes qui doivent les diriger durant toute leur vie ; or, comment est-il possible d'abandonner les femmes druses ? Si un étranger met le pied dans la maison d'un sage, il peut s'assurer que la femme sera aussitôt séquestrée, et que, durant tout son séjour dans cet asile, il ne sera jamais en face d'une autre personne du sexe. Mais comment les évangéliser, si on ne peut pas le voir ?

« Supposez que les hommes voulussent entrer en discussion, ce qui ne pourra pas être avant qu'ils sachent qu'on a pénétré, malgré eux, dans leurs mystères, ils auront toujours un argument peu concluant en lui-même à la vérité, mais pour eux très-fort et presque invincible, c'est la conduite des chrétiens en face desquels ils se trouvent : ils se verront plus francs et plus loyaux qu'eux, plus tempérans, plus réfléchis, plus modestes ; et comment leur persuader ensuite que la religion de ceux-ci est bonne, tandis que la leur est fautive ? La réponse péremptoire qu'on pourra leur donner ne sera pas capable de leur persuader qu'ils marchent dans les ténèbres, lorsque la masse des chrétiens, en suivant en pratique les principes de leurs *Johhals*, est en possession de la vraie doctrine.

« Malgré toutes ces raisons, nous ne pouvons pas mettre des bornes aux *m'sérécordes* du Seigneur. Outre que d'un seul acte de sa volonté il pourra changer tous ces cœurs infidèles, ne pourrions-nous pas croire qu'eu égard aux vertus naturelles que pratiquent les sages. Dieu vaudra bien ouvrir leurs yeux à la vraie foi ? ne pourrions-nous pas croire que ce n'est pas sans un dessein de sa providence qu'il a permis que leurs ouvrages, si longtems cachés, tombassent enfin entre nos mains, et que leurs principes une fois connus, les Druses accoutumés à raisonner, voudront bien entrer dans la voie de la discussion, que quelques-uns une fois instruits imprimeront ensuite le mouvement aux autres ?

« Si un jour, l'histoire à la main, on allait leur montrer que leur religion n'est qu'une compilation du système de Pythagore, introduit chez eux par quelque apostat européen, que leur *Hakem* n'était qu'un calife à demi-fou, qui mit le feu au Caire pour le plaisir de se divertir, que *Darsi* n'était que le chef de la bande des proscrits qui avaient eu le malheur d'insérer leur nom dans le gros registre de *Hakem* ; si, dis-je, avec le secours de l'histoire, on pouvait leur faire connaître toutes ces particularités qu'ils ignorent, on les rendrait avides de connaître autre chose. Le Druse, naturellement poli et beaucoup plus tolérant que le Turc, n'aurait pas de peine à suivre des discussions scientifiques.

« Si un missionnaire entraît dans les bonnes grâces de quelques-uns des principaux, il pourrait même avoir leurs enfans pour les élever, avec la liberté de leur enseigner ce qu'il voudrait.

« Les bibliistes ont ouvert un collège depuis quelques années au milieu d'eux, ils ont habituellement une trentaine d'enfans druses : il est vrai que

ce ne sont que les enfans des *Johhals* ; mais aussi le village d'Abey, où ils se sont placés, n'est habité que par des Druses de cette classe infime. Le collège que nous avons ouvert à Haï-el-Camer, et que nous avons été obligés de fermer par suite des derniers troubles de la montagne, était bien à portée de travailler sur la classe des sages, qui ont leur principale résidence aux alentours. Du reste, d'après tous mes calculs, il y a infiniment plus de possibilité d'évangéliser les Druses qu'aucune autre secte de Syrie, même que celles qui sont le plus rapprochées de l'Église catholique, tels que les Grecs schismatiques.

« Votre tout affectionné confrère,

« N. prêtre, mission. apost. »

EXTRAITS DES ANNALES DE L'ARCHICONFRÉRIE.

Samedi matin, décembre 1814.

« Monsieur le Doyen,

« Je viens vous supplier instamment de vouloir recommander demain, à l'office du soir, un pécheur enduret qui ne s'est pas approché des saints sacremens depuis 40 ans. Il est très-dangereusement malade, peut-être même n'existera-t-il plus qu'un jour ou deux ; il connaît la gravité de sa position, il attend la mort avec un sang-froid qui désole tout le monde ; et lorsqu'on lui parle de sacremens, il ne répond que par des blasphèmes qui font dresser les cheveux sur la tête. Son curé s'est présenté plusieurs fois près de son lit, mais il l'accable d'injures et ordonne qu'on le mette à la porte. Voilà, monsieur le doyen et très-digne directeur de l'Archiconfrérie, le pauvre malheureux que je viens recommander à vos prières et à celles des fervens associés du très-saint et immaculé Cœur de Marie. Je ne puis vous en dire davantage, le tems me manque ; si nous obtenons qu'il se réconcilie avec le Seigneur, nous le devons à l'Archiconfrérie, et j'aurai l'honneur et la consolation de vous en faire part.

« Agréez, s'il vous plaît, Monsieur, avec ma reconnaissance, l'hommage de mon profond respect.

Votre très-humble, ... »

Lundi matin, décembre 1814.

« Monsieur le Doyen,

« C'est avec une indicible consolation et une gratitude qui n'a pas d'expression que je viens vous apprendre que le pauvre pécheur que je vous ai recommandé avant hier, est rentré en grâce avec Dieu !!! Hier soir vers 8 heures (c'est probablement après votre office) notre malade s'est calmé, il a dit qu'il voyait qu'il touchait au seuil de l'éternité, et qu'il voulait mourir en bon chrétien. Il a désiré qu'on fit appeler aussitôt M. le curé, qu'il avait tant de fois mené d'injures et d'imprécations. Il lui a fait une confession générale de tous les péchés de sa vie, et cela avec tant de larmes qu'il a plusieurs fois arraché celles du digne prêtre qui l'assistait. Il a reçu cette nuit les sacremens avec la plus grande édification ; depuis lors il est calme, résigné, content et ne cesse pas de prier. Il attend maintenant le moment de paraître devant le souverain Juge, et il espère que, quoique arrivé à la dernière heure du jour, le miséricordieux Jésus aura pitié de lui ! — Nous recommandons de nouveau notre cher converti à vos prières ; les médecins pensent qu'il n'a pas 24 heures de vie. Prions donc pour lui, je vous en supplie, monsieur le doyen, afin que Marie achève ce qu'elle a si miraculeusement commencé.

« Je ne vous parlerai pas de notre reconnaissance, nous espérons aller vous l'exprimer de vive voix ; mais je n'ai pu tarder de vous apprendre une nouvelle qui vous intéresse à tant de titres, et qui vous consolera grandement. J'en suis persuadé.

« Agréez, etc.

Votre, etc. »

Tournai, 21 décembre 1814.

« Monsieur le Doyen,

« Par un hasard tout particulier, je me suis trouvé dimanche soir à la cérémonie religieuse de votre paroisse. Les exhortations faites aux pieux assistans me firent la plus vive impression.

« Qu'il me soit permis de vous dire, Monsieur, que jusqu'ici j'ai vécu dans la plus profonde impiété et dans les plus affreux désordres, ce qui m'a réduit, en maintes occasions, à un dénûement complet. Je n'avais pas entièrement perdu la foi, je pense, mais j'étais entraîné aux crimes par des penchans vicieux qui étaient continuellement excités par les hommes et les lieux que je fréquentais. Depuis mon désordre religieux et moral, j'ai fréquenté deux fois les sacremens, j'ai même habité quelque tems un monastère, où l'exemple des religieux était bien propre à me faire rentrer en moi-même ; mais je fus sourd à la grâce qui me pressait intérieurement, et j'abusai ainsi des moyens de salut que Dieu m'avait offerts dans sa miséricordieuse bonté pour moi.

« Les désordres de ma conduite m'avaient réduit dans un tel état de dégradation que pour y mettre un terme je nourrissais en moi-même une idée constante de suicide. C'est dans cet état désespérant que dimanche soir je passai vis-à-vis la cathédrale. La clarté que j'y remarquai me frappa, et il me prit envie d'y entrer pour voir ce qui était cause de cette illumination. Mais, ô Marie, salut des pécheurs, c'est là où vous m'attendiez ! Vous dirigeâtes mes pas vers vous pendant que mon cœur bouillonnait des désirs les plus infâmes ! Vous m'ameniez vers vous, je ne pouvois donc pas vous échapper !!! J'entre dans l'église, la vue d'un auditoire nombreux et